

ECRANSUD
présente

**SERGE PEY
ET LA BOITE AUX LETTRES
DU CIMETIERE**



UN FILM DE
FRANCIS FOURCOU

Jamais je n'ai cherché la gloire
Ni voulu dans la mémoire des hommes
laisser mes chansons.
Mais j'aime les mondes subtils
aériens et délicats
comme des bulles de savon.

Antonio Machado

En ces jours terribles de février 1939 où avec 500 000 de ses compatriotes Républicains, Antonio Machado franchit la frontière poussée par les troupes franquistes. Il n'ira pas plus loin. Sur sa tombe, à Collioure, il y a désormais une boîte aux lettres. Du Monde entier, les messages y arrivent, intimes, politiques, poétiques, ils fleurissent comme des bouquets de Toussaint,... Il n'y a que les poètes qui peuvent les ouvrir, il n'y a que les humanités d'espoir qui peuvent y répondre.

A pied nous avons suivi le poète Serge Pey, à pied, nous avons cherché notre propre chemin, à pied de Toulouse à Collioure, le long du Canal, dans les hauteurs ventées des châteaux cathares, dans les plaines du Roussillon, sur les plages de Catalogne, sur les chemins de l'Histoire, le camp de Bram, celui de Rivesaltes, d'Argelès sur Mer,... Facteur des mots, Serge Pey est venu, chemin faisant, porter 400 lettres écrites par des amis, connus ou inconnus, au cimetière de Collioure qui abrite la seule boîte aux lettres pour les poètes...



photo Henri-Paul Garcia // Ecransud

« Filmer la poésie une chose impossible, puisqu'elle est invisible. Mais ce film a su saisir dans sa fragilité et sa force des paroles que tout le monde parle et qui parfois remplacent les souliers. C'est peut-être cela la poésie rendre visible ce qui ne l'est pas, au moins une seule fois. »

Serge Pey

Synopsis

16 mai au 31 mai,... 16 jours de marche, 16 jours de rencontres avec des amis, des poètes, des militants, des lieux chargés de notre histoire proche ou lointaine, dans ce pays qui connut les inquisitions, les conversions forcées, les camps d'internement des espagnols de Bram, Rivesaltes, Argelès, les rafles de 1942.

De Toulouse, les premiers pas de voyageur nous amènent vers le seuil de Naurouze, lieu de partage des eaux, lieu de partage avec Hugo, ancien militant du MIR chilien, nous entendons ces retrouvailles, les poésies de Machado qu'il chantait à voix nue dans les prisons de Pinochet, puis le chemin vers Castelnaudary, Bram, où Robert Capa vint en 1939 photographier les 13000 Républicains espagnols qui y étaient internés dans un camp aujourd'hui disparu, Carcassonne.

Et la visite à la maison du poète Joe Bousquet, le poète reclus, qui, de sa blessure sur le front en mai 1918 à sa mort ne bougea plus de cette rue de Verdun, à Carcassonne... Blessure sans limites, douleur devenue son corps même, transcendée par la poésie. Des moments extraordinaires dans ce théâtre, dans les Corbières, mer de vignes, ciel de cailloux, blanc exotisme du calcaire, où Serge remet deux bâtons gravés de poèmes à Claude Marti et son ami Mans de Breish, chanteurs.

Puis du dernier Cathare, à Quéribus, vers le premier homme d'Europe, celui de Tautavel. Et vers Rivesaltes, l'un des plus grands camps de souffrance, Espagnols, Juifs d'Europe, Tziganes, Harkis, sans papiers s'y succédèrent, là, dans le flou de ces baraques dérisoires ruinées par les pillages. Serge archéologue des mots, y ranime la mémoire de son père au milieu des ronces et des tuiles arrachées par les vents.

Serge arrive sur le sable des plages exécrées, celles des camps, celles où l'on ne se baigne jamais, l'enfance de Serge est toute là, dans ce petit village de pêcheurs aujourd'hui envahi par un tourisme de masse, sa tante y vit toujours, petite maison, cœur d'émotions retenues, cœur soudain dessiné sur la page du livre par le soleil facétieux...

Et Argelès, le camp de la plage, ... *Nous ne nous sommes jamais retirés*, dit Serge, allusion à cette *Retirada*, cette retraite des Républicains, mot devenu une sorte de générique de cause perdue. Comme cette Méditerranée qui ne se retire jamais. Serge, plante dans le sable des roseaux coupés au bord du Tech proche, qui transpercent des copies de cette photographie de son père, les drapeaux transparents, ceux de la poésie, volent au vent, quelques regards étonnés, seulement quelques regards, et le lendemain, lors du départ vers Collioure, les 50 roseaux étaient là, vibrant sous le vent, abandonnés des attentions, sur la plage vide...

Dernier chemin vers Machado,... au cimetière, suivant le cortège devenu groupe, puis foule sous les cyprès, la lettre, celle de Serge envoyée au Poète qui nous dit pourquoi nous sommes là, pourquoi nous sommes debout, pourquoi ces bulles de savon voltigent dans le vent.

Extrait de la lettre de Serge Pey à Don Antonio Machado

Serge Pey, poète
31000 Toulouse

à

Don Antonio Machado, Poète
Cimetière
66190 Collioure

Toulouse, le 9 Mai.

Cher Don Antonio, je vous vouvoie comme un pluriel, car dans votre cœur veillent cinq cent mille fantômes qui ont confié leurs empreintes à une frontière de fusils et de fosses communes.

En me levant, j'ai préparé mon sac. Tous les matins, d'ailleurs depuis longtemps, je remplis un sac. Simplement pour le vider durant la journée de tout ce qui ne fait pas le jour. Et quand la nuit vient, je le charge de tous les sacs vides que j'ai rencontrés, comme des peaux d'hommes, sur le chemin. On le sait, un sac ne contient que des sacs. Mais dans ce sac, ce matin plus particulièrement, j'ai rangé des lettres pour vous. Des lettres écrites par des enfants venues de l'avenir, car un poète reste toujours le facteur d'une enfance qui le regarde.

Chaque livre est une boîte aux lettres. Et même, si cette boîte ne contient qu'une seule lettre, chaque fois que nous la lisons, elle nous raconte une nouvelle histoire de la poésie. Le nom de l'expéditeur, dans l'angle gauche de la page, s'efface pour être remplacé par un nouvel habitant du monde. Un poète ne signe que son anonymat.

Nous sommes des facteurs de l'invisible. C'est vous qui nous l'avez appris dans vos poèmes fracturés par les miroirs et la lumière.

J'ai décidé de marcher depuis l'allée qui porte votre nom à Toulouse, un petit morceau de goudron entre le béton de l'université Jean Jaurès et la nationale A 620. À pied, parce que la poésie est pauvre et que sa fragilité fait sa force de cristal.

Demain, avec mes pieds, je vais dire qui vous avez été, et ce que vous êtes toujours, car votre poésie n'a pas de passé, mais un présent infini qui nous rend infinis contre le temps. Ce sont ses pieds en sang qui le disent à tous les chemins qu'il nous faut recommencer.

[...]

Bonne journée Don Antonio. Bon arbre. Bon vent. Bonne lumière.

Nous sommes seuls. Nous sommes des milliers. Avec Toi nous récitons l'infini, et la poésie ne suffit pas à ses poèmes. Nous sommes la part commune, le dernier télégramme, des souliers rouges pendus dans un angle du soleil.

Tu es notre bâton.

Nous marchons sur nos langues comme sur des chemins.

Serge Pey

LA BOÎTE AUX LETTRES DU CIMETIÈRE

UNE MARCHÉ POUR ANTONIO MACHADO

Toulouse 16 mai – Collioure 31 mai 2014

La poésie annule le temps mais, par ce geste, elle fonde aussi un souvenir absolu. Son travail de vérité convoque des parenthèses de l'avenir en révélant des passés et des présents que l'Histoire ne peut assouvir. Langue qui transforme la vie, et vie qui en retour la bouleverse, elle est la lumière d'un invisible qui raconte un monde qu'on ne voit pas à force de le voir. Le réel qui fuit devant nous chaque fois que nous voulons le saisir, revient dans nos bouches comme un couteau en faisant saigner nos paroles.

La poésie raconte des histoires de la poésie, et la poésie est une histoire que l'Histoire ne connaît pas. Exploratrice des inconnus du réel, elle devient l'inconnu fondamental qui nous constitue.

À l'heure où l'humanité oublie ses poèmes, le devoir de la poésie a le devoir de toutes ses mémoires. Ainsi sur les routes et les paysages des tourisms de la mer, jadis hérissés de barbelés et de tours de contrôle, qui se souvient encore des exilés d'une République de poètes qui ont marché dans notre histoire comme des paroles debout ?

N'oublions pas. En 1939, talonnés par les troupes franquistes, cinq cent mille républicains espagnols arrivent à la frontière française, où pour nombre d'entre eux, les attendent les camps de concentration, la mort par maladie, et bientôt pour beaucoup la déportation. Parmi eux, marche en titubant, le poète magnifique des transparences : Antonio Machado. Il est âgé de 64 ans. Il est exténué. Avec sa mère, ils vont descendre à Cerbère dans un fourgon cellulaire. Leur première nuit en terre exilée se passe ainsi dans un wagon oublié, dans le froid, sur une voie de garage de l'Histoire. Le mercredi 22 février, à trois heures et demie de l'après-midi, il meurt tandis que sa mère agonise dans la même chambre.

La nouvelle de la mort du poète se répand très vite parmi les exilés catalans et espagnols. Mais aujourd'hui, beaucoup l'ont oublié. Les fonctionnaires patentés de notre civilisation de l'oubli organisent méthodiquement l'effacement de l'histoire. Une poignée de marcheurs de la poésie pourtant s'en souvient dans ses poings et ses chansons. Dans une époque où les poèmes sont jetés dans les caniveaux de l'école et les tout-à-l'égout de la marchandise, la poésie doit inventer de nouvelles pages pour s'écrire. Ainsi est notre marche.

Le 16 mai, je suis parti de l'avenue Antonio Machado, adresse historique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, aujourd'hui devenue Jean-Jaurès, et j'ai marché jusqu'au cimetière de Collioure où se trouve la tombe d'Antonio Machado. Un poète est aussi un facteur. Dans ma sacoche je portais des centaines de lettres écrites par des enfants que j'allais poster sur la tombe de Machado, le samedi 31 mai, à 11 h du matin. Une des rares tombes du monde où est érigée une boîte aux lettres.

Ainsi j'ai remonté le canal du Midi jusqu'à Carcassonne puis j'ai traversé les Corbières jusqu'à la Méditerranée. Mes étapes de poésie : Ramonville, Castelnau-d'Aud, le seuil de Naurouze, Bram, Carcassonne, Mayronnes, Laroque de Fa, Cucugnan, Quéribus, Tautavel, Rivesaltes, Elne, Saint Cyprien, Argelès, Perpignan...

Tout au long de cette marche de quinze jours, j'ai évoqué la mémoire de la poésie, ainsi que l'Odyssée des exilés de la République espagnole.

J'ai voulu faire aussi des haltes de résistance, comme celle effectuée dans la camp de concentration de Rivesaltes qui a vu la détention de ceux qui un jour voulurent réaliser leur espérance.

Cette marche a été aussi une marche pour la poésie, cassée et sacrifiée par ce temps des assassins.

La mort du poète est celle de la poésie qui doit sans cesse renaître de ses cendres pour se réinventer. Antonio Machado n'est pas seulement une rue anonyme dans un quartier de Toulouse. La tombe d'Antonio Machado est un berceau qui accueille nos naissances. Sa boîte aux lettres, comme une bouche, est là pour témoigner. Chaque lettre qui m'a été confiée a été un appel aux vivants à se mettre en marche.

J'évoquais aussi avec mes pieds, ceux que mon ami Rafael Alberti avait nommé jadis, les « poètes du sacrifice » : Federico García Lorca, assassiné dans un ravin de Viznar (Grenade) et Miguel Hernández, mort de tuberculose à la prison d'Alicante. J'associais également la mémoire de Walter Benjamin à Port-Bou, dont le nom porte celui de la fin d'un voyage, *ce bout du port*, là où une mer infinie nous attend.



Le dernier vers d'Antonio Machado, griffonné sur un bout de papier froissé, retrouvé dans sa poche était le suivant :

« Estos días azules y este sol de la infancia »

**« Ces jours d'azur et ce soleil de l'enfance »
sont les nôtres.**

**Ma marche, notre marche, sera celle d'une
victoire et non celle d'une « retirada ».
Antonio Machado ne s'est jamais retiré.**

**La poésie non plus.
Nous avons des pieds dans la bouche qui ne
s'arrêtent pas de marcher.**

Serge Pey,

A propos de Serge Pey



Né en 1950 à Toulouse dans une famille ouvrière, Serge Pey est un enfant de la guerre civile espagnole et de l'immigration. Dans les années 1970, il fonde la revue Émeute, puis les éditions Tribu. Poète, performeur, plasticien, romancier, maître de conférences à l'université Toulouse-Le Mirail, il expérimente, sous toutes ses formes, l'espace oral de la poésie et s'affirme comme la figure de proue du mouvement de l'art-action. Ses derniers livres sont parus aux éditions Al Dante et Zulma. Son recueil *Venger les mots* paraît aux Éditions Bruno Doucey en octobre 2016.

Les mots de Serge Pey nous cueillent à l'endroit exact où nous étions peut-être endormis. Ils cognent, nous haranguent, nous appellent, nous invoquent, nous prient, nous galvanisent. Ils nous réveillent. On se réveille et on part avec eux dans notre sac à dos, sur les routes, pour *Venger les mots* - titre du recueil rouge et noir paru chez Bruno Doucey - comme Serge Pey l'a fait et le fait encore, engagé dans la lutte, dans l'action. Mots que l'on

jette au passage pour réveiller tous ceux qui dorment encore en croyant que la poésie n'a plus qu'une vocation de luxe. La poésie de Serge Pey n'est pas un luxe, elle entre dans nos oreilles et dans nos corps, par son rythme puissant, sa vitalité qui rappelle celle de Nougaro, elle nous parle des camarades qui sont morts, elle se rebelle contre Franco, contre la guerre du Vietnam, elle se bat aux côtés des indiens du Chiapas, pour la libération de Léonard Peltier ou pour les Pussy Riot. Et, surtout, miracle de la langue accordée aux émotions, elle reste Poésie tout en se faisant Tract, Prière, Affiche rouge, Gospel, Cri, Appel à l'insoumission en langue des signes des Indiens des plaines... Dans chaque poème de Serge Pey il y a deux poèmes : le poème de celui qui l'a écrit et le poème de celui qui le lit c'est pourquoi la rencontre se fait, entre nous et lui : au sens où «rencontre» serait le moment où les mots deviennent plus que des mots, où chacun, dans nos vies, nous pourrions tous continuer le poème en changeant simplement quelques mots.

Françoise Henry

Extrait du site de "La Société des Gens De Lettres"

Serge Pey a obtenu en juin 2017

le grand prix national de poésie de La Société des Gens De Lettres



La Société des gens de lettres vient d'attribuer son grand prix national de poésie 2017 au Toulousain Serge Pey. Une récompense qui salue une quarantaine d'années 'engagement poétique... et politique. Il y a de la poésie dans ses mots. Il sait les aligner, secs et crus, ronds ou tranchants dans des textes qui sonnent ou qui déchirent, des histoires pleines de lumière et de révoltes, d'ombres et d'amour. Il y a de la poésie dans ses bâtons, sur lesquels il écrit patiemment depuis des années, ses bons caractères. C'est ainsi qu'il met les mots en marche, avec une trique de berger qui garde les lettres en troupeau, prêtes à s'élancer dans les prairies des hommes. Il y a de la

poésie dans ses dessins ; il a dû apprendre à tracer des signes avec les Magdaléniens ou des Indiens bizarres qui gravent des signes pour qu'on les voie du ciel. D'ailleurs, il est sans doute un peu chamane, Serge Pey, et on devine des grands esprits qui se cachent derrière ses épaules. Il y a de la poésie dans sa voix, pleine de cailloux et de cascades, pleines des rocs des Pyrénées qui ont entendu les murmures des réfugiés espagnols, aux temps sombres de la Guerre d'Espagne. Il y a enfin de la poésie dans ses pieds ! Eh oui, Serge Pey est un marcheur, fatigable, mais obstiné, qui va au-devant du monde les bras grands ouverts. De la poésie aussi dans ses pieds, lorsqu'il scande ses récits, comme une danse rituelle pour mieux nous envoûter !

Une cinquantaine de livres en quarante ans

Alors évidemment, il fallait bien qu'un jour autant de talents et de facettes puissent être dignement récompensés, et c'est ce que vient de faire la Société des gens de lettres en attribuant son Grand Prix national à Serge Pey. Une distinction qui doit lui être remise le 19 juin prochain à Paris, à l'Hôtel de Massa, siège de la Société des gens de lettres. Alors bien sûr, des lettres, il en a laissé des grandes quantités derrière lui ! Une cinquantaine de livres de poésie, des réflexions philosophiques, des promenades historiques, des balades, du théâtre, des éditions sonores... Mais ce qu'il y a surtout d'étonnant avec Serge Pey, c'est qu'il n'est pas homme à rester dans son appartement, délicieux musée de sa propre quête anthropologique, où l'on croise totems et tabous. Serge Pey, il est un jour à Mexico, un autre à Tokyo, le dernier à Collioure. Il parcourt la surface du monde pour lui apporter la lumière de ses textes, mais aussi pour dénoncer les injustices et défendre, partout et avec acharnement, ceux qui luttent. Ce fils de réfugié espagnol fut aux côtés des Chiliens persécutés par Pinochet, il défend aujourd'hui les féministes de Pussy Riot emprisonnées en Russie, il se bat, en langue des signes, pour un militant de l'American Indian Movement, il marche pour les indigènes Huichol du Mexique, dont la terre est menacée par les multinationales. Voilà comment Serge Pey est un créateur reconnu un peu partout dans le monde, parce qu'à travers ses gestes, ses mots, sa voix, il distille les émotions, éveille les consciences, et proclame les colères.

La Boîte aux lettres du cimetière

«Caminante, no hay camino !»

«Toi qui marches, il n'y a pas de chemin». Ainsi commence l'un des poèmes les plus célèbres du poète espagnol Antonio Machado, républicain espagnol, réfugié à Collioure, dans les Pyrénées-Orientales, où il mourut d'épuisement le 22 février 1939. Au cimetière de Collioure, sur la tombe de Machado, il y a une boîte aux lettres... Pourquoi ? Serge Pey a accompli une marche entre Toulouse et Collioure, en 2014, en hommage à Machado. Une épopée culturelle et poétique, ponctuées de performances, de rencontres, d'évocations historiques, qui a été filmée de bout en bout par le cinéaste Francis Fourcou. Un film que l'on devrait voir bientôt sur nos écrans, notamment à l'occasion de la Journée nationale de la poésie.

Dominique Delpiroux